

Ambitieux divertissement
Lipsynch

Michel Vaïs

Number 125 (4), 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2076ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vaïs, M. (2007). Ambitieux divertissement : *Lipsynch*. *Jeu*, (125), 29–32.

Famous Puppet Death Scenes, spectacle du Old Trout Puppet Workshop, mis en scène par Tim Sutherland et présenté au FTA 2007. Photo: Jason Stang.

hibernation pendant plusieurs siècles. Espérant trouver dans le futur un remède à la maladie mortelle qui l'accable, elle découvre un univers peuplé de marionnettes dont les visages sont des écrans de télé sur lesquels apparaît le visage de Johnny Depp. Voilà la vision angoissante d'un avenir où non seulement les hommes et les femmes de théâtre, mais où plus personne ne peut échapper à la médiation de l'écran et à la standardisation qui en découle. On comprend sans difficulté que, face à cette mainmise absolue d'une iconicité technologico-hollywoodienne, la pauvre marionnette rescapée de notre époque se soit laissée aller à la mort... **J**



FESTIVALS

MICHEL VAIS

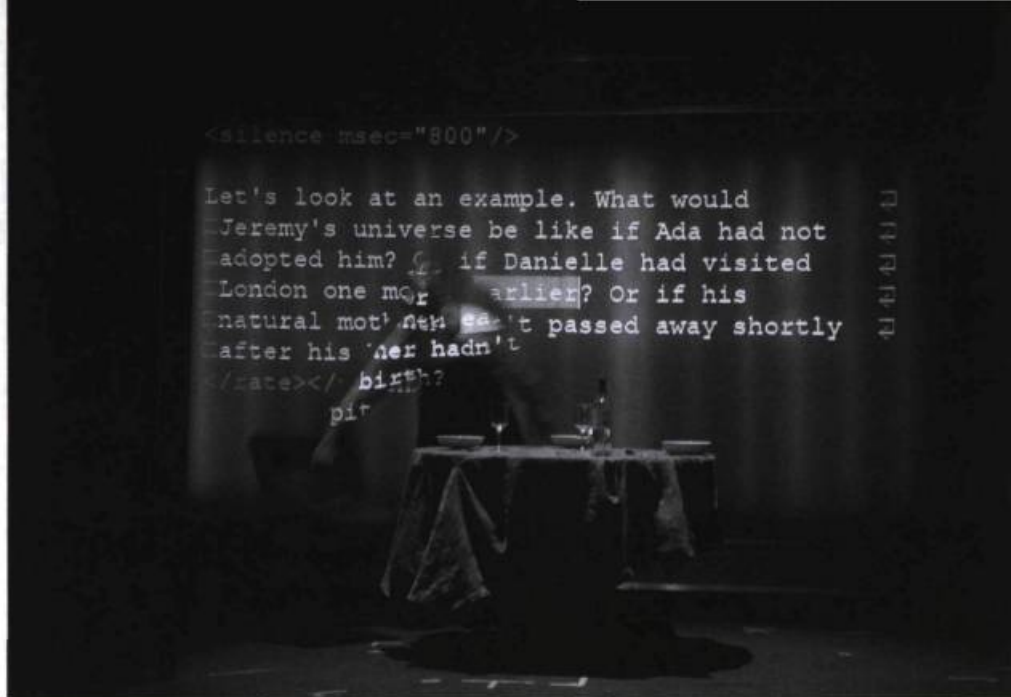
Lipsynch

TEXTE DE FRÉDÉRIKE BÉDARD, CARLOS BELDA, REBECCA BLANKENSHIP, LISE CASTONGUAY, JOHN COBB, NURIA GARCIA, MARIE GIGNAC, SARAH KEMP, ROBERT LEPAGE, RICK MILLER ET HANS PIESBERGEN. MISE EN SCÈNE: ROBERT LEPAGE, ASSISTÉ DE FÉLIX DAGENAIS; SCÉNOGRAPHIE: JEAN HAZEL; LUMIÈRES: ÉTIENNE BOUCHER; CONCEPTION SONORE: JEAN-SÉBASTIEN CÔTÉ; COSTUMES: YASMINA GIGUÈRE, ASSISTÉE DE JEANNE LAPIERRE; ACCESSOIRES: VIRGINIE LECLERC; RÉALISATION DES IMAGES: JACQUES COLLIN; PERRUQUES: RICHARD HANSEN; PARTICIPATION AU PROCESSUS DE CRÉATION: SOPHIE MARTIN. AVEC FRÉDÉRIKE BÉDARD, CARLOS BELDA, REBECCA BLANKENSHIP, LISE CASTONGUAY, JOHN COBB, NURIA GARCIA, SARAH KEMP, RICK MILLER ET HANS PIESBERGEN. PRODUCTION D'EX MACHINA ET DU THÉÂTRE SANS FRONTIÈRES, PRÉSENTÉE À LA SALLE PIERRE-MERCURE, À L'OCCASION DU FESTIVAL TRANSAMÉRIQUES, DU 23 MAI AU 7 JUIN 2007.

Ambitieux divertissement

La pièce avait été créée dans sa version de cinq heures trente à Newcastle (Angleterre), en février 2007. À Thessalonique (Grèce), deux mois plus tard, on a pu en voir des extraits à l'occasion de la remise du prix Europe pour le théâtre à Robert Lepage¹. À Montréal, le Festival TransAmériques accueille le travail en cours, en sept tableaux et deux entractes, tout en prévenant les spectateurs que, dans sa version définitive, la pièce durera neuf heures, soit une heure par personnage. Aussi bien s'installer confortablement dans son fauteuil, pour une soirée qui finalement ne m'a pas semblé si longue. J'ai vu récemment bien des pièces d'une heure qui ont davantage mis ma patience à l'épreuve.

1. Notons cependant qu'en Grèce, les décors se trouvant alors en bateau au milieu de l'Atlantique et la plupart des acteurs étant disséminés à travers le monde, certains des interprètes présents ont dû jouer – donc apprendre en vitesse – d'autres rôles que les leurs, voire dans d'autres langues que prévu. Lepage a mis lui-même la main à la pâte, jouant le rôle d'un infirmier.



Lipsynch, mis en scène
par Robert Lepage
(Ex Machina/Théâtre Sans
Frontières) et présenté
au FTA 2007. Photo :
Érick Labbé.

Dans ses entrevues, Lepage avait annoncé qu'il voulait travailler sur la voix humaine, par le biais d'un grand spectacle dans la lignée de *la Trilogie des dragons* et des *Sept Branches de la rivière Ota*. Voix, parole, langage, langue sont des notions dont il voulait explorer le sens et les liens. On sent bien là toute la richesse d'une thématique qui lance des perches vers l'expression de son moi intime et social, la conscience de soi, la quête d'identité, la remise en question. Lepage brasse ces notions au moyen d'une saga où les trajectoires s'enchevêtrent plus que jamais, en français, en anglais, en espagnol, en allemand et en polonais.

Au moment des saluts, on compte sur le plateau neuf acteurs et seize techniciens : c'est un signe de la complexité du dispositif scénique, qui fonctionne sans faille. Cette armée de jeunes hommes et femmes en uniforme, munis de discrets micros et de casques d'écoute, est d'une précision et d'une rigueur absolues. Il le fallait pour animer les cadres d'aluminium à usages multiples et leurs cloisons amovibles, qui permettent de transporter l'action d'une ville et d'un pays à l'autre, toujours en douceur. On est d'abord en avion, puis en train ou en auto, et hop !, voici que le métro roule à Londres : on voit défiler Times Square, Covent Garden et Picadilly (il suffit de lire les panneaux qui passent à toute vitesse sur des plateformes roulantes). Il y a de la joie dans ces pieds de nez au réalisme. De même, les lieux de l'action vont d'un café d'Amérique du Sud à l'appartement du pape au Vatican (un conférencier nous explique calmement que l'image de Dieu, dans *la Création d'Adam* de Michel-Ange, est en fait calquée sur le cerveau humain), de Francfort à Montréal, puis à un cimetière espagnol.

Destins croisés

Mais essayons de commencer par le début. Premier tableau : Lupe, une prostituée latino-américaine, meurt pendant un voyage en avion. Elle tenait contre elle son bébé,

qui sera – après de patientes recherches – adopté à Londres par une cantatrice allemande, Ada, qui est restée marquée par le drame auquel elle avait assisté dans l'avion. Deux décennies plus tard, la mère adoptive demande à son fils, Jeremy, de partir vivre seul. Elle habite maintenant avec Thomas, le chirurgien allemand qu'elle avait brièvement connu en recherchant précisément le bébé qu'elle allait adopter (il était jadis garde-frontière à temps partiel pendant ses études de médecine).

Parallèlement, une chanteuse québécoise, Marie, subit une délicate opération chirurgicale au cerveau (par le même chirurgien, Thomas), qui la rendra momentanément aphasique. Plus tard, on la revoit à Montréal : comédienne, elle fait du doublage de films et, pour des raisons sentimentales, elle cherche à retrouver la voix de son père. Elle rencontre Louise Clark, une sourde, qui est capable de lire sur les lèvres dans des films muets. Mais les paroles que prononce son père dans les vieux films de famille sont d'une triste banalité. Marie engage alors un jeune acteur dans l'espoir qu'il puisse retrouver et reproduire pour elle la voix de son père. Finalement, c'est elle qui la découvre, grâce à un filtre que les techniciens du studio d'enregistrement appliquent subrepticement à sa voix.

Lipsynch, mis en scène
par Robert Lepage
(Ex Machina/Théâtre Sans
Frontières) et présenté
au FTA 2007. Photo:
Érick Labbé.



La scène qui suit n'a pas beaucoup de liens avec ce qui précède : on retrouve Jeremy, qui doit tourner un film. Une rencontre est organisée dans un restaurant, en quatre langues (anglais, allemand, français, espagnol), avec la jeune fille qui jouera le rôle de sa mère. C'est plutôt confus. La technique prend alors beaucoup de place. On tourne une scène du film avec un professeur de piano. Dans un autre tableau, un nouveau personnage nommé Sebastián part de Londres pour les Canaries afin d'assister à l'enterrement de son père, qui fut un grand acteur comique. Par un jeu de bascule du décor, toute la salle *devient* alors l'intérieur du caveau funéraire où l'on cherche de la place pour loger le cercueil de la vedette. Le grotesque enchâsse l'émotion. Il y a du mélodrame à travers ce gigantesque jeu de meccano, qui d'abord séduit par des reparties toujours bien envoyées, de l'esprit et de l'humour, mais qui finalement laisse le spectateur sur sa faim par son manque de profondeur. On a un peu l'impression de butiner à travers les émotions, les langues, les villes, les cultures.

Si la deuxième partie (entre les deux entractes) manquait de liens avec ce qui précédait, la fin rachète la donne par une relance de l'émotion : la cantatrice donne à son fils Jeremy une cassette de sa mère biologique qui, partie du Nicaragua, s'était fait violer par l'Allemand qui l'avait fait venir dans son pays pour qu'elle se prostitue. Chaque boucle ne se boucle cependant pas aussi bien que celle-ci. Il reste du travail à faire pour que *Lipsynch* atteigne sa forme définitive.

Les interprètes sont justes, même si parfois leur jeu apparaît sans éclat. C'est le cas notamment de la cantatrice Rebecca Blankenship, dont la voix forte et claire séduit lorsqu'elle chante, mais dont le jeu se cantonne plutôt dans le réalisme cinématographique. L'acteur John Cobb, cependant, incarne une inénarrable vieille Anglaise à la perruque de travers, qui raconte comment elle a surmonté son aphasie. Les légers ratés de son discours, de même que son humour et sa conscience aiguë de son état, permettent à ce personnage en fauteuil roulant de laisser une trace indélébile dans la mémoire.

Il reste que l'accueil fait à la pièce par le public montréalais n'a pas été unanime. Les tuyaux métalliques de type IKEA et la présence laborieuse des machinistes avaient de quoi surprendre plus d'un spectateur, dont les attentes se situaient à la hauteur du prix des places (50 \$). Les surtitres incessants, la suite de courtes scènes dont les liens n'apparaissent parfois que très loin dans le développement du spectacle, la minceur du texte, ont empêché plusieurs de se laisser séduire par ce long et ambitieux divertissement. Cela dit, pour ma part, je ne manquerai pas d'aller voir la version de neuf heures quand elle sera proposée au public. On est fan ou on ne l'est pas ! j

Festival
TRANSAMÉRIQUES

Danse

GUYLAINE MASSOUTRE

Choix de scènes

Au Festival TransAmériques, on a vu se côtoyer sans heurt différentes esthétiques. Trois tendances, en danse, se dégagent. Pour l'une, il s'agit de rompre avec une tradition et d'entrer dans une ère nouvelle. Une autre approfondit des affinités, nées dans la danse contemporaine. La troisième se place entièrement sous le règne de l'image. Trois types de mouvements, de corps, de langages et de références sont travaillés en un même esprit de création, visant ce spectateur cultivé, éclectique et souple, bref capable de s'intéresser, aussi vite qu'il peut zapper, aux cultures andalouse, canadienne et belge, lesquelles trouvent des échos et des regards ouverts à Montréal.

D'Andalousie

Israel Galván est un artiste en pleine croissance de célébrité. Né entre castagnettes et toros à Séville, ce fils de deux danseurs de flamenco émérites, jeune prodige tôt médaillé dans cet art, possède un corps enviable et gracile qui le destine à exceller dans la danse andalouse et gitane. Il y a trouvé une expression aussi fulgurante que